

Sandrine Laurain

Entre ciel et terre

Écrit avec l'aide de Magali Revol

écrivaine publique biographe

Ancrages 2021

Je réalise ce recueil en hommage à ma fille et à toutes les victimes d'inceste qui, comme elle, n'ont pas pu mettre de mots sur ce qui leur arrivait.

S'il encourage, même une seule personne, à se libérer, à parler, à ne pas accepter et à porter plainte, alors j'aurai réussi,

S'il aide à faire prendre conscience du traumatisme vécu par la victime et son entourage,

S'il aide à voir, à entendre, à être attentif, à réagir, alors j'aurai réussi,

là où j'ai échoué avec ma fille.

Je terminerai simplement avec ce mot : pardon de n'avoir rien vu.

Maman

Si quelqu'un a un jour ce carnet entre les mains, c'est qu'il me sera arrivé malheur ou alors c'est que je serai partie loin, très loin... Dans ce cas-là, je te demanderai (je préfère que l'on se tutoie) de faire en sorte que mon histoire ne soit pas oubliée. C'est-à-dire, non pas de faire un scandale en révélant mon histoire, mais d'écrire un livre, une BD préventive. Je voudrais que mon anonymat soit préservé, pour le bien de mon frère, de ma sœur et de tous ceux que j'ai connus et aimés. Qu'il soit publié sous le nom suivant : Sandrine LAURAIN.

Remercier quelques personnes :

À Mona que j'admire aux guides.

Ma sœur et mon frère pour m'avoir donné beaucoup de bonheur en peu de temps, les plus beaux moments de ma vie.

Dédié à maman et tous ceux qui n'ont pas su ou qui n'ont pas voulu entendre mon appel au secours.

Je te laisse choisir le titre, qu'il soit simple et beau.

Je n'aurai connu qu'un seul hiver qui aura duré neuf ans. Au jour d'aujourd'hui, la fin du monde est dans mes yeux.

Oui ma fille, je le ferai

Je suis la maman de cette jeune femme disparue trop tôt des suites d'un cancer des sinus à l'âge de vingt-huit ans. Pendant trois ans, avec un courage extrême et un mental hors norme, elle s'est battue comme une lionne contre la maladie, aidée de son mari et son fils de trois ans.

À sa mort, nous découvrons un drame qu'elle a tenu secret. En plus de la douleur de sa disparition, nous devons faire face à la triste et insoutenable histoire de ma fille.

Il m'a fallu quatorze ans pour mettre par écrit l'inacceptable.

Je suis deux personnes, comme dédoublée. Une « elle » et une « je ». « Elle » se lève, se prépare et part travailler et s'occupe de « je » tel un enfant. Elle est la façade sociale, lisse et ouverte aux autres et « je » est dans un chaos sans nom. « Je », s'il n'y avait pas « elle », resterait dans son lit, ne s'habillerait pas, resterait cloîtrée chez elle.

Je suis amputée de ma fille depuis quatorze longues années où je me bats et me débats pour avoir une vie normale.

Je parlerai de ma fille en disant « elle » ou en disant « ma fille » sans utiliser son vrai prénom pour respecter l'anonymat qu'elle a choisi pour ce recueil. Oui, je dis bien qu'elle a choisi car, dans ses écrits que nous avons trouvés après son décès, elle a exprimé le souhait que son histoire ne soit pas oubliée, qu'un livre ou une BD soit réalisé, comme si elle avait anticipé son départ et la révélation de son malheur. Mais elle ne voulait pas faire de mal à « son frère, sa sœur et tous ceux qu'elle a connus et aimés » et par conséquent a demandé l'anonymat.

Elle est née au siècle dernier de deux personnes qui s'aimaient. Dix ans de mariage et deux enfants plus tard, le divorce est prononcé.

En voulant être une maman qui évite de faire subir passivement le divorce aux enfants, - comme cela était la tendance à ce moment-là - j'ai proposé à ma fille, alors âgée de neuf ans, de choisir avec lequel de ses parents elle souhaitait vivre. Nous étions en voiture, moi devant en train de conduire et elle derrière. Elle m'a répondu « chez papa ». Je me revois encore en train d'entendre sa réponse, je me souviens de ce moment où elle l'a prononcée. Je me souviens de tous les détails de ce moment, de la voiture même, tant sa décision fut brutale et douloureuse pour moi. J'ai vécu son choix comme une blessure et cette question que je lui posai ce jour-là fut ma plus grande erreur, erreur que je ne me pardonne toujours pas. Ma fille a vécu avec son père, et son frère, alors âgé de trois ans,

avec moi. Nous nous retrouvions tous les trois les week-ends et aux vacances.

Et là, débute pour elle ce qu'elle confie à son journal que nous avons découvert après sa mort, un « hiver qui devait durer neuf ans. » Elle est agressée sexuellement par son père, pendant neuf ans.

Dernière année de l'école primaire, ma fille a dix ans et elle commence à voler des petites sommes dans mon portefeuille. J'ai le doute, je me dis non c'est une erreur ce n'est pas elle, et pourtant chaque week-end, une somme de plus en plus importante disparaît. Mais c'est bien ma fille, que je surprends un jour la main dans « le sac ». Réunion familiale avec réprimande et leçon de morale. Moi, sa mère, je n'ai pas compris, entendu, ce jour-là, l'appel au secours que ma fille essayait de faire entendre. Tous les enfants volent un peu d'argent dans le porte-monnaie de leurs parents un jour ou l'autre et ils ne sont pas tous en mode « au secours, je ne vais pas bien ». Et pourtant, les lettres dans le journal intime que nous découvrîmes des années plus tard nous démontrèrent le contraire.

Février 2007. Ma fille est décédée depuis six mois et son mari déménage avec l'aide de mon fils. En rangeant des affaires, mon fils découvre un petit coffre sous le lit. Il en parle à son beau-frère qui ne connaissait pas l'existence de celui-ci. Ils l'ouvrent et découvrent des feuilles écrites par Sandrine, à la main, qui racontent l'horreur qu'elle vécut pendant neuf ans auprès de son père. Ses écrits, courts, furent écrits pour la plupart à dix-neuf ans, en 1997, alors qu'elle se préparait à partir pour quelques mois de voyage loin de la France sur un autre

continent. Ils disent la souffrance qu'est sa vie depuis l'âge d'entrer au collège et sa différence de victime. Elle dit le drame qu'elle subit en secret. Elle ne nomme pas son bourreau mais le désigne clairement dans son quotidien, chez elle.

Aujourd'hui, je réalise ce recueil pour exhausser le vœu de ma fille, pour révéler son histoire afin qu'elle ne soit pas oubliée ; pour révéler l'acte abject dont elle a été victime et qu'elle espérait certainement réussir à révéler elle-même (et j'en suis même convaincue) pour dénoncer le criminel ; et également, comme elle l'a demandé avec beaucoup d'humilité, pour témoigner à titre préventif. Savoir que ce malheur frappe là où on ne s'y attend pas, qu'il n'arrive pas qu'aux autres et qu'il faut que cela cesse. Pour que cela cesse, il faut en parler.

Je le réalise aussi en souvenir d'elle, à travers son histoire, pour lui témoigner mon amour et celui de ses proches.

Je réalise ce recueil également pour dire à ma fille combien elle me manque et combien je regrette de lui avoir laissé le choix de vivre avec son père. Malgré mon immense chagrin, je garde en mémoire sa naissance, un beau bébé de 3,750 kg, ses premiers sourires, ses premiers pas, sa médaille d'argent à un concours de gymnastique, sa joie de vivre et son plus beau rôle, celui de maman qu'elle est devenue avec son petit garçon.

Ma meilleure amie

Par Lolo

Il est de coutume que la préface d'un livre se rédige en fonction du contenu de ce dernier et de la thématique abordée. Ce n'est pas le choix que j'ai fait pour ce livre. Non pas que la question de la maltraitance ne me touche pas, mais plutôt parce que ce livre est avant tout pour moi la dernière façon de rendre hommage à une amie qui m'était si chère. J'ai donc pris le parti de vous parler de Sandrine, l'auteur des lettres, et de l'importance qu'elle a pu avoir dans ma vie, et que, malgré moi, j'ai eu dans la sienne. Ce sera donc une préface sur l'amitié, ou dirais-je même sur l'amour qui nous a unies tout au long de sa vie, et m'unie encore à elle aujourd'hui par-delà la mort.

Sandrine a été pour moi ce que très enfantinement on peut appeler la meilleure amie que j'ai jamais eue. De celles à qui on sait que l'on peut tout dire sans avoir peur d'être jugée, ou incomprise, et c'est également ce que j'ai été pour elle, bien que je n'aie fait ce constat que très tardivement. Eh oui, je fais, hélas, partie de ces personnes

qui pensent que la vie, bien que parsemée d'épreuves, donne une seconde chance aux gens, et qu'une fois les combats menés, elle nous offre la possibilité de nous reconstruire. Ce ne fut pas le cas de Sandrine qui, après avoir traversé tant d'épreuves durant son enfance, a été rattrapée par la mort alors qu'elle était encore si jeune.

J'ai donc envie de profiter de cette préface pour lui témoigner toute l'affection que j'avais pour elle. J'aimerais aussi pouvoir lui dire à quel point j'ai été émue qu'elle emprunte mon nom. Je ne suis pas de ces gens qu'on prend pour modèle. Je souhaite lui dire que si j'ai pu l'être pour elle, elle a été une muse pour moi. La source d'une force qu'elle m'a transmise et qui m'a permis d'avancer. Encore aujourd'hui, cinq ans après sa mort, je me dis souvent « comment tu aurais fait Sandrine dans cette situation ? »

Sandrine fait à jamais partie de ma vie, et restera pour toujours un idéal de femme auquel j'aspire.

C'est donc avec beaucoup d'émotion que je rédige ce texte et que je dis à Sandrine merci d'avoir bien voulu faire partie de ma vie.

Aujourd'hui, nous sommes le 15 février 1997, il est 22h44 et j'écris.

J'écris ma vie pour pouvoir grandir et devenir la personne que je suis au fond de mon cœur. Mais d'abord, qu'est-ce que le cœur ?

Je suis née au printemps 1978 à l'aube.

Je suis née de la rencontre de deux cœurs, deux personnes qui se sont rencontrées, puis aimées et moins aimées...

De mes premières années, je n'ai aucun souvenir, trop petite ou trop grande pour m'en souvenir ou comprendre déjà que mon bonheur d'enfant était menacé de disparaître à jamais.

Passons donc, mes premiers souvenirs, plutôt mauvais que bons, remontent à... j'avais dix ans. Peu de temps après le divorce de mes parents, je me suis mise à voler, à voler de l'argent aux parents, pas beaucoup au début puis de plus en plus, jusqu'au jour où ... ils s'en sont rendu compte. Bonjour l'engueulade, ils avaient raison. Mais déjà là, ils auraient dû se rendre compte que quelque chose n'allait pas. Quoi, allez-vous me dire ... je ne le savais pas moi-même et je ne le sais toujours pas... Une

façon de se faire remarquer ? peut-être. Je ne me rendais pas compte de ce que je faisais. Aujourd'hui encore, je ne comprends pas ce que j'ai fait, il y a d'autres moyens de se faire entendre et comprendre.

En 1989, j'ai onze ans, je vais au collège, je me fais de nouvelles amies et le cauchemar commence...

Je ne me souviens pas de la première fois, tout ce que je me rappelle, c'est l'humiliation et le fait d'être différente des autres, de ne pas avoir droit à la même enfance et que l'adulte commence là. Là sur un lit, une chambre, sombre, honteuse, horrible, ce grand lit, la petite fenêtre à côté où j'avais l'impression d'être un oiseau, d'être loin d'ici, de ce monstre qui m'a volé mon innocence et a profité de la situation.

Profité de quoi ? Il a abusé de mon corps, m'a détruit pour la vie, m'a rabaissée plus bas que l'on ne peut l'être.

Cet homme, je ne vous dirai pas qui c'est, non ce serait trop facile.

Une personne qui marche les yeux ouverts découvrira la vérité, celle que l'on cache... celle qui ne se dit pas, celle qui est honteuse, que l'on ne peut croire. Non, c'est pas possible, entendrai-je ce jour-là.

Ce jour-là, je sens qu'il s'approche, qu'il s'approche à grands pas, même.

J'ai peur, très peur même, peur de moi-même, de la réaction des autres, de l'attitude des autres..... et de LUI.....

Me protéger de qui ou de quoi ? de LUI tout d'abord. Tu sais maman, j'ai toujours ces cauchemars toutes les nuits. Jamais, je n'en ai parlé à personne. Et puis, on apprend à vivre avec. Tu te réveilles en larmes au milieu de la nuit et de peur de LE réveiller, tu te forces à te rendormir alors que tu as la peur au ventre. Tu as l'impression d'étouffer. Jamais je ne pourrai parler de ça à quelqu'un. La vérité est trop horrible à entendre sauf si tu l'as vécu. Tu connais l'impression que ça fait quand tu entends quelqu'un raconter son histoire et que la tienne est pareil en tout point ? non, bien sûr, si tu savais ce qui s'est passé, tu essaierais de savoir ce que tu ressentirais, mais tu serais loin, très loin de l'horreur. Cette horreur que je vis jour après jour depuis huit ans. Tu apprends à vivre avec, tu traînes un boulet, que tu sais qu'il sera toujours là, quoi que tu fasses.

9 juin 1997

Lolo,

Le jour où tu liras cette lettre, je serai déjà partie. Je ne sais pas quand je reviendrai, si je reviens un jour. Quand tu auras cette lettre, cela fera déjà un moment que je l'aurai écrite. Vois-tu, le jour où j'ai su, où j'ai décidé de partir, partir n'importe où mais partir, j'ai ressenti le besoin de te l'écrire. T'écrire non pas pour t'expliquer mon geste mais pour me faire pardonner de ne pas avoir su ou ne pas avoir eu le courage de te le dire.

Au moment où je t'écris, je repense à tous ces bons moments que nous avons passés ensemble, Meylan, qui a été pour nous notre premier camps cheftaine. C'était super. Puis aux sorties à la plage après le camp, cela m'a vraiment fait du bien, tout paraissait si simple, si facile alors que... On s'est croisées pendant l'année, on a fait le BAFA. Mais bon, stoppons là les souvenirs, « ça fout les boules ».

Tant de choses à te dire mais par où commencer ? Me voilà au pied du mur. Je pars ou je reste. Mon cœur est déjà parti, je vais le rejoindre...

J'ai beaucoup réfléchi à tout ce que tu m'as dit, à mon histoire avec Louis. Au moins elle m'aura fait réfléchir et surtout elle aura foutu le bordel dans ma tête. Trop d'images sont revenues au galop alors que je voulais tant les oublier, les faire partir, ne plus les voir. Ne plus avoir ce cauchemar toutes les nuits, toujours le même, qui revient avec la même intensité, la même peur surtout.

Je sais, il me faudrait en parler avec quelqu'un de compétent mais je ne m'en sens pas le courage aujourd'hui. Peut-être un jour. J'ai peur de moi, des autres aussi, comment dans ce cas-là en parler avec quelqu'un. Il me faudra une force que je n'ai pas pour le moment. Comprends-moi, le jour où je parlerai, si cela se sait, je vais foutre en l'air plusieurs vies dont celles des personnes que j'aime. Un jour, je le sais, j'aurai le courage de l'affronter, mais pas aujourd'hui. Oui je sais, tu vas me dire qu'un jour ou l'autre il me faudra l'affronter et que même si cela fait mal, ce sera nécessaire.

J'ai mal de devoir rester là et d'attendre le moment où je pourrai enfin partir. J'ai mal de me voir vivre comme cela.

Je voudrais tant pouvoir laisser derrière moi tous mes chagrins d'enfance et commencer une nouvelle vie. J'aimerais pouvoir me dire je sers à quelque chose quand je me regarde dans une glace.

J'aimerais connaître des gestes simples d'amitié, d'amour : rester célibataire mais pouvoir apprendre à aimer les gens, à leur faire confiance, apprendre les autres et moi-même par la même occasion. Un peu

utopique ma vision ? Je crois oui. Mais il faut pouvoir rêver de temps en temps.

Tu sais, Louis je l'aime encore. Oui, je ne devrais pas mais c'est plus fort que moi, je ne peux pas m'en empêcher. Parfois je me dis que si j'avais fait un effort peut-être, si j'avais pas ce putain de « blocage », ça aurait marché. Si j'étais normale, si je ne lui avais rien dit, si je m'étais forcée un peu, ça aurait pu marcher. Il aurait peut-être pu m'aimer si j'avais été différente. Moi je l'aime tant et tant et tant. C'est peut-être aussi pour cela que je pars, pour essayer d'oublier, de l'oublier.

Je suis si fatiguée de vivre ainsi. Je ne comprends rien à cette histoire, à mon histoire...

Pense à moi de temps en temps.

Sandrine

PS : merci de m'avoir écoutée et de m'avoir laissé choisir. Ne change pas c'est comme ça qu'on t'aime.

10 juin 1997

Peut-être penses-tu que je fuis. Tu n'as pas tort, je crois. Ce n'est pas une solution mais la seule que j'ai pour le moment, je n'en ai pas trouvé d'autre, j'ai peut-être pas beaucoup cherché, je n'ai pas la force de me battre, pas pour le moment. Je te déçois peut-être, sûrement même, j'espère simplement pouvoir me racheter un jour.

Tu sais, j'ai appris quelque chose, la vie n'est ni noire, ni blanche mais d'un gris différent. Je pars pour voir si c'est possible d'avoir un gris un peu plus « blanc ».

J'ai l'impression d'être tellement fragile parfois, je me demande si je ne suis pas en train de foutre ma vie en l'air mais j'ai tellement envie de vivre. Je veux « apprendre à vivre » et je crois que c'est à moi seule d'apprendre, de me casser la gueule, me relever et savoir repartir en disant « je suis assez forte pour continuer. »

Je dois te paraître mélancolique, résignée, alors que j'ai seulement le mal de vivre et l'envie de savoir, de savoir s'il est possible d'être heureuse.

J'attends tellement de la vie, peut-être que j'en demande trop, je ne sais pas. Est-ce que moi j'y survivrai ? Je n'en sais rien.

Dimanche 22 juin 1997

Aujourd'hui, j'ai fait 40 km à vélo dans la matinée, dommage que ce soit avec Lui.

J'ai de plus en plus de mal à vivre avec mon secret qui a tant d'années, et oui, presque neuf ans que le cauchemar a commencé.

Le plus dur pour le moment, c'est de vivre avec, comment veux-tu vivre alors que LUI est toujours là, à te surveiller, à t'épier, quand tu as de plus en plus de mal à cacher ta répugnance à le regarder, le toucher, ne serait-ce que pour dire bonjour ou quand tétanisée par la peur, tu n'oses plus faire un seul geste et où même respirer devient une souffrance ... tout ça parce que tu entends ses pas dans le couloir, tu l'imagines ouvrant la porte de ta chambre et ...

Une vie brisée, voilà mon avenir, mon présent, mon passé, mon futur.

Le cauchemar aussi quand il s' imagine que plus tard je lui laisserai mes enfants ! il peut toujours rêver, plutôt mourir.

Vivre entre ciel et terre, c'est ma vie.

*J'aimerais qu'il s'en aille de moi, qu'il me laisse vivre,
respirer à ma façon, à mon rythme.*

Juin 1997

Ne me demande pas qui je suis, car je n'ai pas le droit d'être.

J'ai passé tellement de temps à regarder en arrière, j'ai passé tellement de nuits à courir derrière tout. À courir vers ma vie pour pas devenir folle. Des larmes versées pour rien au milieu de mes nuits, les poings tendus sans rien dire, apprendre à souffrir, obligée de me défendre quand tout allait trop loin. Il m'a fallu tomber de si haut, quelques fois pour savoir que les autres ne savent pas pour toi.

Je pars, je continue ma vie, pour exister...

Avec Sandrine, ma sœur de cœur

Par Vicky

C'est comme cela que nous nous appelions et c'est comme cela qu'elle restera.

Je regrette de n'avoir su dire qu'un « je comprends » lorsque Sandrine m'a écrit ce qu'elle subissait, sans pouvoir aller plus loin dans cet échange. Je regrette mon immaturité de l'époque où je suis restée tétanisée, sans voix. Je n'en ai pas dormi des nuits entières sans savoir quoi lui répondre. Peut-être que j'essaye aujourd'hui, par mon métier d'assistante sociale, de rattraper ce moment...

Lorsque plus tard, elle m'a annoncé son cancer du sinus, en plus de la tristesse j'ai éprouvé une énorme colère à l'encontre de son père car ce type de cancer se trouve dans les métiers des menuisiers et c'était son travail à lui. Je me suis dit qu'en plus de lui avoir fait du mal, il lui donnait la mort.

Aujourd'hui, j'aime à penser que lorsque je passais les nuits chez elle, cela lui accordait du répit dans ses

souffrances. Je l'aime et il n'y a pas un jour sans que je pense à elle et sans qu'elle me manque.

Avec Sandrine, nous nous sommes rencontrées au collège et avons immédiatement sympathisé. Nous avions des points communs qui nous rapprochaient. Sandrine était une jeune fille réservée mais très bavarde. Je me souviens des réprimandes des profs à répétition que nous avions, notamment avec la prof d'Anglais qui donnait des mauvais points. Au bout de quinze mauvais points nous avions une heure de colle. Avec Sandrine, le nombre de mauvais points, pour ne jamais dépasser le nombre de quinze, chaque trimestre, étaient effacés et nous pouvions reprendre nos conversations.

Quand Sandrine était fâchée, elle faisait mine de bouder mais n'y arrivait pas longtemps. C'était devenu un jeu entre nous. Dès qu'elle boudait, je mettais toutes les singeries en œuvre pour la faire sourire. Elle était boudeuse mais pas du tout rancunière, il était donc facile de la faire sourire.

Sandrine était d'une extrême gourmandise, l'un de nos points communs. En classe, nous dévorions des paquets de Pipas (graines de tournesols) ou de maïs grillé. Si nous avions de la monnaie, nous pouvions aussi la dépenser pour se partager des bonbons. Je me souviens surtout des pots de Nutella que nous dévorions les mercredis après-midi chez son père ou aux petits déjeuners les week-ends. Il m'arrivait régulièrement de dormir chez elle surtout quand son père prévoyait de sortir. En tant que fan de chocolat, je me souviens également de ces masques en chocolat fabriqué par son père que nous dévorions comme des affamées.

Je me souviens de vacances passées ensemble où nous avons fait du rappel avec son père. Elle m'avait fait découvrir cette activité qu'elle appréciait beaucoup. Elle m'avouait pourtant avoir parfois peur mais son père l'obligeait à dépasser sa peur pour descendre la montagne en rappel. C'était des vacances mémorables.

Même si Sandrine était réservée comme moi, elle était beaucoup plus courageuse pour s'essayer à des « expériences ». Je me souviens de deux camarades de classe, qui à l'inverse de nous, étaient populaires. Elles étaient beaucoup plus matures que nous, c'est-à-dire qu'elles fréquentaient des garçons, sortaient le soir et s'habillaient avec des tenues très féminines tandis que nous nous étions vêtues de vêtements d'adolescentes. Pour autant, elles étaient gentilles. Un mercredi, ces deux camarades nous ont proposé de passer l'après-midi à leur côté. Nous qui avions, des vêtements très sages, elles nous ont coiffées et maquillées, je me souviens du rouge à lèvres de couleur rouge prononcé. Nous nous sommes promenées en ville dans cet accoutrement. Je me rappelle d'un magasin où nous sommes entrées essayer des tenues. Les vigiles nous suivaient à la trace, nous prenant pour des délinquantes. À l'époque, l'expérience nous avait amusées même si nous n'avions rien fait de répréhensif cet après-midi-là, c'était déjà au-delà de ce que nous faisons habituellement.

Ce même après-midi, je me souviens que les deux camarades nous avaient proposé de s'essayer à la cigarette, j'ai refusé. Sandrine, pour sa part, était bien tentée par l'expérience mais compte tenu de mon refus, elle s'y était opposée aussi. Le comble dans cela, c'est que Sandrine

n'a jamais fumé de sa vie tandis que moi je fumais encore jusqu'à peu.

Sandrine était avide de nouvelles expériences. Lorsqu'un garçon du lycée lui proposa de sortir avec elle, elle accepta donc... pour l'expérience. Elle ne sortit avec lui que quelques mois mais il fut son premier petit ami ; c'était en 3^{ème}. N'ayant pas de sentiment pour lui, elle l'avait quitté peu de temps après leur premier baiser, je me souviens encore du moment où elle lui a annoncé qu'elle le quittait. Elle pleurait, triste de le faire souffrir. Cette histoire a finalement fini en histoire d'amour puisqu'elle m'écrivit quelques années plus tard qu'elle l'avait retrouvé au lycée et qu'ils s'étaient remis ensemble. Ils sont restés en couple plusieurs années, trois, je crois. C'est son premier grand amour, malgré leur rupture, Sandrine m'a confié l'avoir beaucoup aimé et avoir passé de bons moments avec lui.

Sandrine m'impressionnait par son courage mais aussi par ses différentes compétences. Elle savait faire du piano sur son synthétiseur et faisait aussi de la couture. Je me rappelle particulièrement d'une combinaison qu'elle avait faite à l'aide de son père. Elle ne se vantait pas et pourtant, elle était douée pour de nombreuses choses.

Autant elle avait des passions communes à toutes les jeunes filles de son âge (elle regardait la série de l'époque « Hélène et les garçons » et ne ratait pas un seul épisode), autant elle avait des passions qu'elle assumait mais qui étaient « vieux jeu ». Elle était particulièrement fan de Sardou dont elle avait tous les CD et connaissait toutes ses chansons. J'aimais la taquiner avec ça.

Sandrine avait un cœur énorme et elle était prête à tout pour aider ses proches et ses amis. Je me rappelle particulièrement d'une fois : l'une et l'autre n'étions pas du tout sportives. Malgré mon manque de motivation, ma mère avait eu la nouvelle lubie de vouloir que je fasse de l'athlétisme en 3^{ème} et m'avait inscrite à un club m'obligeant à y participer. Je détestais cette idée et confiai mon agacement à Sandrine. Comprenant ma colère, elle décida de me soutenir en s'inscrivant également au club. Je ne croyais pas qu'elle le ferait mais elle insista auprès de son père pour l'y inscrire. Je crois que c'est à partir de ce moment-là que je compris qu'elle était bien plus qu'une amie pour moi. Elle était une sœur. Nous avons assisté à un cours d'athlétisme mais sans surprise, nous avons détesté. Nous nous sommes cependant aperçues que ce n'était pas courir que nous détestions mais cet esprit d'équipe. Le plus drôle de l'histoire, c'est que, même si nous ne nous sommes plus rendues au club, chaque mercredi, pendant que le reste du groupe faisait de l'athlétisme, nous, nous courions autour du stade... Finalement, nous nous étions mises au sport.

Partir à l'autre bout de la terre fut difficile pour toutes les deux, mais nous savions que cela ne mettrait pas fin à notre amitié. Nous n'avons jamais cessé de nous écrire, même si les temps sans nouvelles étaient parfois longs, l'éloignement n'a jamais brisé notre amitié. Me remettre dans ces souvenirs m'a d'ailleurs donné envie de relire les lettres et courriers que j'ai gardés (malheureusement je n'ai gardé que les cartes et non les lettres). Dessus, elle me racontait ses vacances et ses séjours avec les éclaireuses, elle appréciait particulièrement faire partie des scouts. Elle a aimé tout spécialement son voyage en

Inde (à la fin du Lycée) qui lui a plu par la gentillesse des gens mais l'a aussi blessée par la pauvreté des gens et enfants qui vivaient dans la rue. Elle m'avait envoyé un collier de ce voyage que j'ai toujours, un pendentif en pierre avec un soleil et une lune gravée dessus.

Dans ses lettres, elle me parlait aussi de ses rencontres amoureuses, à l'exception de sa première grande histoire d'amour. Elle évoque Giuseppe, rencontré en Sicile lors d'un séjour de scouts. Ils se sont écrits durant plusieurs mois après cet amour de vacances. Elle me parlera également de son amoureux turc rencontré durant ces années où elle travaillait pour un journal de sa région. Elle évoque son amour pour lui mais aussi son histoire difficile avec lui et avec sa famille. Ce fut une année difficile pour elle, à cette époque, car en plus de lui, le travail se passait mal. Elle m'expliquera avoir subi du harcèlement moral et avoir fini par démissionner. Cette année de stress lui avait provoqué un ulcère.

Avec les déménagements de chacune, nous nous sommes perdues de vue mais n'avons pas cessé de penser l'une à l'autre. Dès que j'ai eu l'opportunité de venir en France pour y faire mes études, je l'ai recherchée et je l'ai retrouvée ainsi que son numéro de téléphone. Je l'ai alors contactée en pensant lui faire la surprise de sa vie. Je stressais de ces retrouvailles et ne me serais jamais attendue à sa réponse lorsque je lui annonçai que j'étais et où j'étais. Elle me répondit « Oui, je sais ». Je me souviendrai toujours de cette réponse. Elle ajouta : « tu as eu mon message que j'ai transmis à ton frère ? ». Je ne savais nullement de quoi elle parlait. Elle m'expliqua avoir elle aussi cherché ma trace et avoir jeté « une

bouteille à la mer » sur internet. J'ai retrouvé ce message envoyé sur le net qui disait qu'elle était à la recherche de sa « sœur ». Une collègue de mon frère a vu le message et y a répondu en la renvoyant vers ce dernier. Il lui indiqua que je venais d'arriver en France et devait me fournir son numéro de téléphone. Je n'avais pas encore eu le temps de prendre contact avec mon frère et n'avais donc aucune idée de tout ça. Le fait d'avoir recherché Sandrine au moment même où elle me cherchait également m'est toujours apparu comme plus qu'une coïncidence, un signe que j'avais la chance de connaître ce qu'était la plus grande histoire d'amitié. Je ne sais que trop bien que cette chance est rare et moi je l'ai vécue avec elle. Je n'aurai de cesse de remercier la vie de m'avoir fait croiser le chemin de Sandrine. Il n'y a pas un mois où je ne pense à elle, c'est pour cela que j'ai souhaité que ma fille aînée porte son prénom en deuxième prénom. Mes deux premières filles sont du signe du gémeaux et ma dernière est née en mai. J'aime à penser qu'il s'agit là d'un petit clin d'œil de Sandrine de là où elle est pour que je ne puisse jamais oublier qu'elle reste à mes côtés.

Sandrine a toujours fait preuve de force et de courage. Elle a toujours été plus que loyale envers ses amis et s'est toujours plus soucieux d'eux que d'elle-même. Même dans sa dernière année de vie, elle m'appelait pour savoir comment j'allais ou m'encourager dans mes petits obstacles de vie alors que ceux-ci étaient insignifiants face à la bataille qu'elle menait chaque jour. Elle a gardé la tête haute jusqu'au bout et restera à jamais mon héroïne.

À ma petite-fille

Nous avons envie de crier à l'injustice, nos souvenirs sont tout proches, quelques jours... Nous aurions souhaité une éclipse plus digne, plus douce.

Tu t'es battue héroïquement contre cette tumeur. À tous, tu nous as donné une leçon, un courage et une abnégation à toutes épreuves. Comme un brave petit soldat, tu as combattu, lutté pour ton fils et ton mari.

Tu laisses un grand vide et une famille désemparée mais il restera une Sandrine qui dans sa souffrance, protégeait sa famille, pensait aux autres.

Tu nous quittes mais quelle leçon de courage tu nous as donnée.

Ton souvenir restera à jamais dans nos cœurs, non pas adieu, mais au revoir Sandrine

Mamie.

Je me souviens de la jeune maman

Par Olivia

La première fois que j'ai rencontré Sandrine, je m'en souviens très bien. J'étais jeune et pourtant je me souviens de ce jour, enfin de cette fin d'après-midi. Son amoureux nous avait dit qu'il avait rencontré une fille, une fille bien (il l'avait précisé, ça m'avait fait sourire) et ce jour-là, nous l'avons rencontrée (j'étais avec ma sœur, amie de celui-ci).

Sandrine me paraissait tellement stable, elle me paraissait tellement sûre d'elle. Elle avait des principes, elle avait des projets, elle avait une ligne de conduite. Je me rappelle m'être demandée si plus grande je serais comme ça. Elle n'était pas un modèle, non, mais elle était tout ce que je n'avais pas encore rencontré.

Très vite elle est tombée enceinte, d'un petit garçon. Je ne me souviens pas de l'annonce, par contre je me souviens qu'un jour, alors qu'ils habitaient encore dans leur studio avec mezzanine dans une impasse, j'ai vu les murs remplis de cartons de « Pampers ». Je revois Sandrine m'expliquer "eh oui Olivia, tu vas voir en quelques mois, quelques

semaines, bébé aura tout utilisé". Sandrine, c'était aussi la prévoyance et elle était déjà une maman dans l'âme. C'est ce qu'elle voulait : fonder une famille, avoir son cocon. Je me souviens de l'aménagement dans le nouvel appartement, de la préparation à l'arrivée de ce bébé qu'elle attendait tant, qu'elle aimait déjà. Ça paraissait fou à mes yeux de jeune fille. Cartésienne sur beaucoup de points, mais surtout avec un cœur en or. Disponible, à l'écoute, dans l'empathie et dans la bienveillance. Je me souviens, moi qui avais des problèmes de jeune fille, certainement très superficiels pour elle, de son regard d'adulte, de maman.

Je crois que la chambre était verte avec des pointes de marron. Je me souviens d'elle enceinte, à travers une grossesse sans trop de problème mais éprouvante par la fatigue et les nausées.

Elle avait tellement d'amour derrière l'armure qu'elle brandissait parfois ou qu'elle donnait l'impression d'avoir. Sur la réserve au départ, il fallait l'appivoiser parce qu'elle ne se laissait pas faire, elle avait du répondant. Une femme moderne, ni soumise, ni féministe.

Et puis son fils est arrivé, et il est le premier bébé que j'ai gardé, le premier dont je me sois occupée. Elle me faisait confiance, sans doute parce que son frère n'était jamais loin de moi. Et là aussi, une relation dans cette fratrie si singulière et encore différente de ce que je connaissais.

J'ai peu de souvenirs factuels de Sandrine mais il est certain qu'elle m'a marquée en tant que jeune fille, en tant que femme et aujourd'hui en tant que maman. Parfois je

lui parle encore comme si sa sagesse et son calme pouvaient m'apporter réconfort. Je ne peux pas l'expliquer, Sandrine, c'est une rencontre avec une femme à la fois sûre d'elle et fragile ; à la fois dure et pleine d'empathie. Droite et rigolote, je me demande ce qu'elle ferait aujourd'hui. Je l'imagine gérer son fils plus grand, ses premières bêtises, ses premières rébellions.

Ces derniers temps, en devenant maman, j'ai beaucoup plus pensé à elle. Quand j'ai acheté un porte biberon parce que dans la cuisine il y avait beaucoup de choses en lien avec son fils. Dès que je vais sur un forum pour ma fille, je pense à Sandrine qui, via Internet, était dans l'échange avec beaucoup de mamans. Dès que je regarde la maison des maternelles aussi, car je me souviens l'avoir souvent regardée avec elle pendant sa grossesse. Quand j'ai décoré la chambre de ma fille, je me souviens de sa fierté pour la chambre de son fils. Et la fois où je suis passée à la caisse sans payer les trucs qui étaient sous la poussette parce que j'avais oublié que je l'avais remplie en-dessous. Il était arrivé la même chose à Sandrine qui voulait retourner à Carrefour tellement elle était mal à l'aise avec l'impression de vol qu'elle ne pouvait s'empêcher d'avoir.

Sandrine était une femme forte, combattive, pour la vie, et face à la mort. Une femme dont on se souvient. J'ai eu la chance et le privilège de l'avoir rencontrée.

Ma petite voisine

Par Lucie,

Comment t'oublier, ma petite voisine si discrète et si gentille. Maman était la nounou de ton petit frère, alors de temps en temps, nous te gardions aussi. De six ans ton aînée, j'aimais jouer à la coiffeuse avec tes longs cheveux châtain. La vie nous a séparées un temps, puis je t'ai retrouvée adolescente, puis jeune adulte. Tu avais trouvé un job pas très loin de chez moi, du coup nous nous retrouvions le temps de midi pour des petit repas improvisés où l'on parlait de tout et de rien, c'était chouette. Je me souviens de notre dernière rencontre, le jour où fièrement, vous nous avez fait visiter la maison que vous veniez d'acheter avec ton mari, une super maison pour y voir grandir ton fils. Tu étais si heureuse. Ce fut la dernière fois. Tu me manques.

Adresse au Seigneur

Je suis un enfant, Seigneur

Un des millions d'enfants qui rient et qui pleurent sur toute la surface de la terre. Mon nom n'a pas d'importance, puisque ce n'est pas moi qui l'ai choisi, on me l'a imposé. Ne me demande pas qui je suis, car je n'ai pas le droit d'être : chacun de mes proches, jour après jour, façonne ma personnalité.

Pour nous les Enfants, il n'existe que le verbe « devoir » jamais le verbe « pouvoir » Ce serait merveilleux s'il ne grandissait jamais, disent les parents. Quand pourrons-nous donc être des personnes, penser par nous-même, choisir notre propre nom ? d'eux ou de nous, qui a raison ?

Ils me disaient qu'il ne faut pas mentir, mais si une vérité sort de ma bouche, cela met mon père en rage. On me dit que les enfants ne doivent pas penser, ni avoir une opinion, ni contredire les autres, car ce sont des choses réservées aux grandes personnes. Mais moi, je sais penser, j'ai mes goûts à moi qui ne sont pas ceux de mes

parents. Parfois, j'ai envie de crier et de protester. Protester quand mon père me fait taire, simplement parce qu'il ne peut pas regarder tranquillement sa télévision. Quand on a envie, on s'amuse avec moi comme si j'étais un jouet. Mais si je n'ai pas envie de jouer, on me dit que je suis méchante et capricieuse. C'est toujours eux qui décident du moment où ils veulent jouer avec moi. Moi je ne peux jamais faire respecter mon horaire pour jouer avec eux. Et quand ils disent non, je ne peux pas leur dire qu'ils sont capricieux ou égoïstes. Parce que je ne suis qu'un enfant, qui est capable de comprendre une enfant ? Pourquoi as-tu dit que seuls ceux qui leur ressemblent peuvent devenir tes amis ? Tous ceux là qui te connaissent, qui prétendent t'aimer, qui croient en toi et te prient, ne veulent pas être comme des enfants, bien qu'ils voudraient nous empêcher de l'être. Ils ne veulent pas que nous soyons spontanés, ils nous obligent à mentir. Ils ne veulent pas que nous soyons les frères des tous les hommes. Ils nous obligent à vivre selon les normes d'une hypocrisie qu'ils appellent « bonne éducation ». Seigneur, qui a raison ?

Un jour, tu t'en souviens, tes parents t'ont grondé parce que tu t'étais volontairement égaré, tu leur as répondu que tu avais toi aussi une vie à toi, que te n'appartenais pas à eux seuls. Pourquoi, ne reviens-tu pas crier à mes parents, aux grandes personnes, à ceux qui nous dénie le droit d'être nous-mêmes, que nous non plus, nous n'appartenons pas à eux, seulement que ce qui leur plaît n'est pas toujours ce qu'il y a de meilleur ? Que nous avons le droit de défendre notre originalité.

Pourquoi ne leur dis-tu pas que l'enfance n'est pas un défaut, ni un péché, ni une limite, ni un jeu pour les grandes personnes, mais plutôt une valeur unique, une valeur qui ne peut pas mourir en nous ? Elle doit toujours nous accompagner si nous ne voulons pas renoncer à te connaître et à t'aimer...

Toi, au moins Seigneur, tu ne me dis pas de me taire, Écoute-moi et réponds-moi.

Pardonne-moi aussi ce péché, j'ai parfois l'orgueil de croire que je suis plus Homme qu'eux.

Je me sens plus libre,

Je peux parler à n'importe qui.

Je n'ai honte de rien.

J'ai confiance en tout le monde.

Et je suis heureux quand je vois s'envoler un moineau...

L'agresseur vit libre et impuni.

Double peine

J'ai déposé plainte à la gendarmerie. J'y suis allée avec mon fils, exposer les faits et leur remettre les preuves dont nous disposions, à savoir le journal. Les gendarmes nous ont auditionnés tous les deux. Quelques mois plus tard, ils ont auditionné les amies de ma fille, Lolo et Vicky, les deux seules amies à qui ma fille s'était confiée.

Ma requête a été enregistrée au Tribunal de grande instance. Elle a un numéro et une dénomination juridique, « Infraction délictuelle de nature sexuelle ». Ma requête a une réponse en huit mots :

« La requête est prescrite car la victime est décédée. »

L'horreur, l'inadmissible, l'insupportable.

Il y a plusieurs choses dans ces mots. D'abord le viol considéré comme un délit et non pas comme un crime. Ensuite, la double peine de la victime d'être décédée avant d'avoir eu le temps d'entreprendre elle-même la démarche de dénonciation. L'impossibilité également pour les

proches de voir l'horizon de la réparation. Enfin, la liberté et l'impunité dont bénéficie le criminel par la mort même de sa victime.

L'injustice, le scandale de la Justice.

Quelle souffrance pour une mère de ne pas voir justice se faire sur le crime que son ex-mari a perpétré sur leur fille. Je vis déjà l'immense douleur et la culpabilité de n'avoir pas vu la souffrance de ma fille, de n'avoir pas su ou pu la protéger d'un homme avec qui j'avais vécu dix ans et que je ne soupçonnais pas de pouvoir faire une chose pareille, abominable, que je ne soupçonnais pas d'être pédophile et incestueux. Comment supporter en plus que ce prédateur sexuel, qui a brisé la vie de son enfant, puisse vivre comme un homme qui n'a pas de peine à purger, comme un criminel libre de continuer à violer d'autres mineurs ?

Il s'occupe toujours de jeunes sportifs dans un club et fait le père Noël pour les enfants.

Comment l'institution peut-elle tolérer une chose pareille, une telle injustice, un tel drame ? Ne devons-nous pas tout faire pour éviter qu'il y ait d'autres victimes ? Et croit-on que le temps suffise à effacer, et à réparer le préjudice causé à la victime et à ses proches ?

Comment panser une telle blessure ? Ne pas faire justice, c'est renvoyer ma fille une seconde fois au silence et à l'oubli et c'est prolonger la violence et l'abomination de l'acte dont elle a été victime.

J'aime imaginer parmi les étoiles le sourire de ma fille à
lecture de ce recueil.

Je veux exprimer ma reconnaissance et ma tendresse éternelle au mari de Sandrine qui l'a aimée, choyée et soutenue durant ses dernières années de vie. Je sais qu'elle a été heureuse et que rien ne comptait plus pour elle que son mari et son fils.

J'ai envie d'exprimer aussi toute ma tendresse à mon petit-fils, ta maman serait très fière de toi.

